

seins avaient pu se maintenir pendant longtemps. En effet, quand, en Autriche, l'ancien ministre de l'archiduc Jean suivait une politique germanophile, quand il consacrait ses efforts, son ingéniosité à y assurer à l'élément allemand une suprématie durable, sans compter qu'il était, en ce faisant, dans son rôle en tant qu'Allemand d'Autriche, il flattait en même temps le sentiment national allemand, il gagnait les sympathies allemandes. Quand il faisait encore une fois appel à ce même sentiment national allemand, que rien n'endormira plus, pour obtenir la réunion de ce fameux Congrès des princes qui doit réorganiser l'Allemagne, il réussissait à faire illusion à l'Allemagne sur les véritables desseins de l'Autriche. Mais, une fois ces desseins révélés, le voile chatoyant qui aveuglait l'Allemagne se dissipait brutalement. Tout se découvrait, l'Autriche perdait sa dernière arme contre sa rivale prussienne. Comment pourrait-elle, en effet, accuser encore la Prusse d'avoir, par son abstention du Congrès, fait échouer l'unité allemande, puisque, dans les propositions autrichiennes, il n'était, en somme, plus du tout question de cette unité allemande. En un mot, M. de Schmerling avait joué du sentiment national allemand, il l'avait invoqué, fort habilement d'ailleurs, mais nullement pour s'en faire l'humble esclave, tout au contraire pour en faire l'instrument principal de sa politique, nullement *pour le servir*, mais bien au contraire *pour s'en servir*.